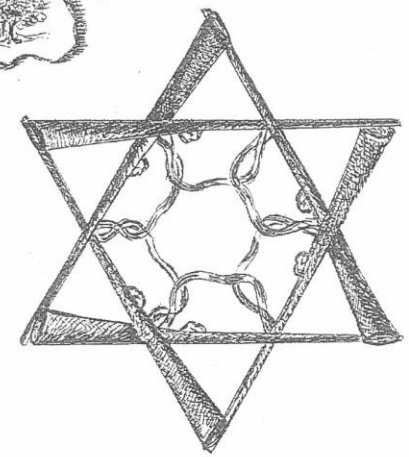
DES JUIFS DANS LE TARN PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE : ASSIGNES, DEPORTES, RESISTANTS.



Travail des élèves de seconde de l'enseignement défense pour le Mémorial de la Shoah 2014, encadrés par leurs professeurs, Monsieur Paul Henri Marty et Madame Valérie Ermosilla-Pietravalle :

Melvin Ballot, Grégoire Soleil, Corentin Boudet,, Alexandre Fraysse, Léa Sebbag, Anne Lise Vernières, Martin Pennet, Alice Peligry , Youssef Hebbar, Gauthier Bonfils Alison Revesz, Alice Dautezac, Perrine Siguier, Servane Parmentier, Mathieu Ramard Herne Martin, Marc Benhamou, Sofian Hammich, Axel Marty

I / Le parcours d'un déporté du Tarn : Meier

A - Une certaine France...

Nous avons longtemps réfléchi, avec nos professeurs, sur l'opportunité de cette 1ère partie. Avait-elle ou n'avait-elle pas sa place dans notre production mémorielle ? Nous avons finalement décidé de la lui placer...
Il nous a paru essentiel, avant de commencer le gros de notre travail sur les parcours de ces Hommes établis dans le Tarn, victimes de discrimination avant d'être persécutés parce qu'ils étaient des Juifs, d'effectuer une recherche sur l'antisémitisme en France au début du XXème siècle et, plus particulièrement, au cours des années 30.
Un passage du livre de Léa Markscheid nous y a encouragés : celui dans lequel elle mentionne (p. 64) l'existence, dans la Belgique des années 30, d'un parti fasciste (le « Rex » de Léon Degrelle) et le foisonnement de journaux racistes « influencés par l'idéologie hitlérienne ».
Nous savions, pour l'avoir étudié en classe de 3ème, que l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne avait déclenché une montée en puissance de l'antisémitisme, encore accentuée par les lois de Nuremberg en septembre 35.
Nous nous rappelions vaguement que les années 30 avaient vu la prolifération de ligues « fascistes » en France dans le sillage de la vieille « Action Française » royaliste et...antisémite.
Mais nous ne savions pas que cet antisémitisme ait pu être aussi virulent et haineux, distillé comme du venin par une certaine presse (doc 4 et 5) et certains auteurs « talentueux » (doc 1), qu'il ait été vécu comme un traumatisme indélébile par certaines de ses victimes (doc 2) ou encore (et heureusement) dénoncé par des personnages de roman indignés par la haine du Juif (doc 3).
Les extraits qui suivent nous ont profondément marqués... Ils sont le reflet d'une époque sombre dans laquelle ont vécu Meier Markscheid et les siens, mais aussi la famille Nathan, les Broder, Lazarus et autres français ou étrangers qui avaient oublié leur identité juive.
La haine raciste, xénophobe et antisémite contenue dans ces écrits nous a choqués : nous avons voulu, en les citant, les dénoncer afin que d'autres, après nous, les dénoncent aussi !
Cette France là n'est pas celle dans laquelle nous voulons vivre... Notre patrie, « terre d'accueil », n'a pas été et ne sera jamais « le dépotoir de l'Europe ».

Doc.1

"Les horreurs de Céline..."

C'est oublier que, à l'époque même où Simone Weil écrivait ce qui précède, l'un des intellectuels de l'époque les plus antithétiques à sa pensée, le fasciste, pro-nazi etc. Louis-Ferdinand Céline, pouvait écrire : « La France n'est latine que par hasard, par raccroc, par défaites, en réalité elle est celte, germanique pour les trois quarts. Le latinisme plaît beaucoup aux Méridionaux francs-maçons. Le latinisme, c'est tout près de la Grèce. La Grèce, c'est déjà de l'Orient. L'Orient, c'est tout près de la Loge ; La Loge c'est déjà du Juif. Le Juif, c'est déjà du nègre. Ainsi soit-il. La bougnoulisation du Blanc par persuasion latine, par promiscuité maçonnique. La France est aryenne, pas du tout juive, pas du tout nègre. La partie solide de la

France, l'anti discoureuse, a toujours été la partie celte et germanique ; la partie qui se fait tuer, la partie qui produit, la partie qui travaille, la partie qui paie est celte et germanique. Dix départements du Nord paient autant d'impôts que tout le reste de la France. La partie non-celtique en France cause et pontifie. Elle donne au pays ses Ministres, ses Vénérables, ses Congressistes hypersonores. C'est la partie vinasseuse de la République, la Méridionale, profiteuse, resquilleuse, politique, éloquente, creuse » ; ou encore « Zone Sud, peuplée de bâtards méditerranéens, de Narbonoïdes dégénérés, de nervis, Félibres gâteux, parasites arabiques que la France aurait eu tout intérêt à jeter par-dessus bord. Au dessous de la Loire, rien que pourriture, fainéantise, infect métissage négrifié.»

(Extrait d'un article de « L'Occitania » sur Simone Weil et L.F.Céline)

Doc.2

« Toi, tu es un youpin, hein ? » me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée, « tu es un sale youpin, hein ? Je vois ça à ta gueule, tu manges pas du cochon, hein ? Vu que les cochons se mangent pas entre eux, tu es avare, hein ? Je vois ça à ta gueule, tu bouffes les louis d'or, hein ? Tu aimes mieux ça que les bonbons, hein ? Tu es encore un Français à la manque, hein ? Je vois ça à ta gueule, tu es un sale juif, hein ? Un sale juif, hein ? Ton père est de la finance internationale, hein ? Tu viens manger le pain des Français, hein ? messieurs dames, je vous présente un copain à Dreyfus, un petit youtre pur sang, garanti de la confrérie du sécateur, raccourci là où il faut, je les reconnais du premier coup, j'ai l'œil américain, moi, eh ben nous on aime pas les juifs par ici, c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne ; voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, sont mauvais comme la gale, des sangsues du pauvre monde, ça roule sur l'or et ça fume de gros cigares pendant que nous on se met la ceinture, pas vrai, messieurs dames ? Tu peux filer, on t'a assez vu, tu es pas chez toi ici, c'est pas ton pays ici, tu as rien à faire chez nous, allez, file, débarrasse voir un peu le plancher, va un peu voir à Jérusalem si j'y suis. » Je m'étais avancé en offrant les roses de mon cœur, et on m'avait jeté au visage, à mon visage confiant et neuf, un paquet d'immondices.

(Albert Cohen « O vous, frères humains » 1972)

Doc.3

Cosinus, très à cheval sur tout relent de xénophobie et que dégoûtait l'écoeurante odeur de racisme de l'époque actuelle, ne laissa pas passer le sous-entendu.
« Et qui donc désignez-vous, monsieur le bon petit Français, quand vous parlez de "gens qui baragouinent" ? Les étrangers, je n'en doute pas, mais lesquels ? Les Polacks, les Ritals, les Chleuhs ? A moins que ce ne soient les Espingouins ou les Portos ? Ou alors ces bourricots d'Arabes ?... Ah, mais non, suis-je bête, il doit s'agir des Juifs ! Où avais-je la tête ? Les Juifs, naturellement, ceux par qui tous nos malheurs arrivent ! Comment diable pourraient-ils être de bons Français, ces gens-là, avec un pareil nez crochu, avec leurs doigts avides et leurs petits cheveux frisés ? D'ailleurs, les gens de votre sorte, Léautaud, ne manquent jamais d'associer les deux mots : la "juiverie" doit toujours être "internationale"...parce que ça ne fleure pas bon le camembert, le béret basque et la baguette, cette engeance-là ! Ca ne baragouine pas la langue de Molière, ces interlopes, ça ne fait que murmurer le yiddish dans les petits conciliabules où ils décident entre eux du

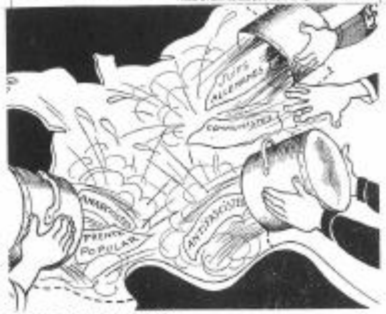
meilleur moyen de voler le maximum d'argent au maximum de gens ! »
...Léautaud était interloqué. Muet pour une fois, le visage blême.
« Mais je ne vous permets pas, balbutia-t-il...je ne vous permets pas de me parler ainsi... Vous oubliez que j'ai de nombreux amis juifs... »
Cosinus éructa aussitôt :
« Nous y voilà ! Avez-vous remarqué que tous les vrais antisémites commencent généralement leurs phrases par ces mots-là : "J'ai moi-même un ami juif" ? Comme pour se laver par avance du moindre soupçon de partialité. Comme s'ils n'osaient pas crier tout de suite : "Sus aux Juifs, mort à eux" ! Car ce qu'ils disent, en réalité, c'est : "j'ai des amis juifs, mais..." Et tout est dans ce "mais" ! Ce "mais" qui ouvre la porte à toute la rancœur, à toutes les rancunes, à toute cette haine accumulée depuis des siècles et des siècles, sans que personne d'ailleurs n'en sache plus trop bien ni l'origine, ni les raisons profondes... Vous n'aimez pas les Juifs, soit ! Mais pourquoi ? Dites-le-nous, Léautaud : pourquoi donc, en réalité ? Vous seriez bien infoutu de répondre à une telle question... »

(Extrait de « L'heure où les loups vont boire » de Jérôme Duhamel)

4 « La France à tout le monde »

Sommes-nous le dépotoir du monde ? Par toutes nos routes d'accès, transformées en grands collecteurs coule sur nos terres une tourbe de plus en plus grouillante, de plus en plus fétide. C'est l'immense flot de la crasse napolitaine, de la guenille levantine, des tristes puanteurs slaves, de l'affreuse misère andalouse, de la semence d'Abraham et du bitume de Judée : c'est tout ce que recrachent les vieilles terres de pilori et de fièvre.
Doctrinaires crépus, conspirateurs furtifs, régicides au teint verdâtre, pollaks mités, gratin de ghettos, contrebandiers d'armes, pistoleros en détresse, espions, usuriers, gangsters, marchands de femmes et de cocaïne, ils accourent précédés de leur odeur, escortés de leurs punaises. [...] Naguère les Russes, ensuite les Polonais, puis les Grecs, puis les Italiens qui suivirent les Allemands, précédant les Espagnols [...] Ouvriers, paysans, bourgeois, anciens combattants, on prend la place de vos fils, on vous mène à la boucherie, on vous impose silence... Et vous n'avez pas honte ? Des vagabonds de grandes routes viennent chez vous, disposer de votre patrimoine, s'emparer de votre gagne-pain, vous bâtonner devant vos femmes... Et vous n'avez pas honte ? Les conseils de l'État se tiennent en yiddish, le chef du gouvernement salue en riant l'étendard des sans patrie ; à l'heure même où, dans les cabinets ministériels, le drapeau de la France a remplacé le papier hygiénique... Et vous n'avez pas honte ?

Article d'Henri Béraud paru dans Gringoire le 7 août 1936



5 « Le dépotoir de l'Europe »
Caricature de Roger Roy parue dans Gringoire du 18 septembre 1936.
Reproduit dans Ralph Schor, L'opinion française et les étrangers 1919-1939, publications de la Sorbonne, 1985.

B- Meier et les siens : les années heureuses...

Meier Markscheid est, comme son épouse Taube, originaire de Galicie. Cette région d'Europe centrale appartient, avant la 1ère Guerre mondiale, à l'Empire austro-hongrois.
Ils se rencontrent, pour la première fois, au début des années vingt dans cette même région devenue polonaise, après la défaite des Empires centraux et le traité de Versailles en 1919.
Meier est alors un jeune homme brillant « qui parlait et écrivait au moins dix langues ». D'abord profondément religieux (il est rabbin à l'âge 18 ans), il devient, après la guerre, anticlérical et révolutionnaire.
Conscient que le retard de sa terre natale ne peut lui permettre de progresser socialement, il décide en 1927 de partir étudier à Liège en Belgique, pays où les perspectives d'avenir sont bien meilleures qu'en Europe de l'Est. Les Juifs y jouissent, en outre, des mêmes droits que les autres citoyens. Sa future l'y rejoint un an plus tard. Ils se marient à Liège le 27 décembre 1928.
De leur union, naîtront deux petites filles, Fanny (en 1930) et Léa (en 1936). Le livre-témoignage de cette dernière nous a permis de rentrer dans l'intimité des siens et d'étayer notre travail de mémoire : qu'elle en soit, une fois encore, remerciée !
C'est d'ailleurs à Léa que nous rendons la plume pour faire le bilan de ces années que l'on peut qualifier « d'heureuses », pour Meier et sa famille, en comparaison de celles qui allaient suivre :

« A la fin des années trente, avant l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes, mes parents étaient en bonne voie de s'intégrer complètement dans leur pays d'adoption.
Ils avaient laissé derrière eux le monde de leurs ancêtres, avaient changé de langage, conservant leur langue maternelle, le yiddish, pour leurs échanges intimes, surtout lorsqu'ils désiraient ne pas être compris de leurs enfants, s'étaient libérés de toutes les contraintes religieuses, fréquentaient peu leurs anciens compatriotes, et avaient réussi à s'établir économiquement. Ils avaient mis leurs deux filles en pension dans une école pour jeunes filles de « bonne famille », fidèle aux valeurs bourgeoises locales. L'enquête liée à leur demande de naturalisation, introduite en 1938, s'était achevée rapidement par une recommandation favorable, et l'octroi de la nationalité belge n'était retardé que par les lenteurs de la bureaucratie.
Avec une extraordinaire détermination, ils avaient surmonté, en moins de quinze ans, l'empreinte de siècles d'oppression et de mise à part culturelle et sociale. Ils étaient devenus membres à part entière de la société libre d'Europe occidentale, dans laquelle toutes les voies semblaient ouvertes à tous. Ils étaient venus de loin, non seulement géographiquement, mais aussi culturellement et psychologiquement. »

La dépression des années trente, la Seconde Guerre mondiale et l'antisémitisme des nazis et de Vichy allaient tout faire basculer...

C - Meier et les siens en France

Trois jours après l'invasion de la Belgique par les troupes du Reich, le 13 mai 1940, Meier, Taube et leurs enfants prennent la route de l'exode vers le sud de la France. Arrivés à Toulouse, ils sont obligés de s'inscrire auprès de la police des étrangers :

c'est le début d'une surveillance de tous les instants par les autorités françaises.
L'été 1940 se passe à Larra, petite localité agricole au nord de Toulouse, auprès d'un couple de fermiers âgés : ils hébergent les Markscheid qui les aident dans les tâches du quotidien. Après une tentative avortée de retour en Belgique, en août, Meier et les siens déménagent à Grenade, la petite ville voisine. Meier participe, pendant près de deux ans, à des activités illégales pour le régime de Vichy : il écoute, traduit et diffuse dans toute la région les informations de Radio Londres ; il manifeste ainsi son « esprit résistant ».
La vie d'une famille de réfugiés juifs n'est pas, tous les jours, facile... A partir du printemps 42, comme l'écrit Léa, « elle change pour le pire ». Celle-ci ajoute : *« Après avoir été "marqués" comme Juifs par un recensement obligatoire, nous serons mis à part et assignés à résidence dans une petite ville éloignée de tout, dont il nous sera interdit de sortir ».*

* L'assignation à résidence à Lacaune

L'assignation à résidence est l'une des étapes de la politique progressive d'exclusion sociale des Juifs. Elle a été précédée par de nombreuses lois anti - juives (depuis juillet 1940 et l'établissement officiel du régime de Vichy) vite assimilées grâce à une propagande pétainiste et antisémite vigoureuse, dans un climat propice à la création de boucs émissaires : les Juifs doivent être considérés comme des ennemis. On remarque que les mesures du régime de Vichy sont plus draconiennes que celles mises en place par les autorités allemandes : le premier statut des Juifs (octobre 1940) permet l'assignation à des lieux de résidence forcée des Juifs étrangers... Le second (juin 1941) prescrit aux Juifs un recensement afin de mieux les exclure : la France n'est plus le pays des Droits de l'Homme !
Fin 1941, l'assignation à résidence des juifs commence par une séparation selon les moyens : les plus pauvres sont directement envoyés dans des camps où les conditions de vie sont très dures. En revanche, d'autres plus aisés tels que la famille Markscheid sont parqués dans des villages isolés ; ils y sont affectés en fonction de leur niveau de rejet. Ainsi, ils emménagent dans l'un des 3 centres régionaux de résidence surveillée pour les Juifs « moyennement indésirables » de la région de Toulouse, Lacaune-Les-Bains dans le Tarn. Ces endroits sont choisis pour leur isolement et leur difficulté d'accès ; il sera, en outre, très difficile de s'en échapper.
Les premiers assignés arrivèrent dans la ville le 27 mars 1942, mais les Markscheid n'y furent que le 4 avril. Dès leur arrivée, ils sont soumis à des conditions strictes, telles que la restriction de leur titre de séjour à la seule commune de résidence et la nécessité d'une autorisation préfectorale pour la quitter, ainsi qu'une vérification hebdomadaire de leur présence par la police locale. En outre, les autorités locales doivent effectuer un recensement obligatoire, permettant le suivi de tous les assignés. Entre 1942 et 1944, la population juive de Lacaune est estimée à 750 individus.
Afin de ne pas provoquer de soulèvement, le gouvernement de Vichy conserve tout de même certains principes purement républicains, tels que la liberté de culte et l'instruction obligatoire.
Cette cohabitation forcée ne se passera pas sans mal, notamment à cause des rations de nourriture insuffisantes pour tous les habitants. Cependant, la plupart des habitants locaux finissent par accepter les nouveaux venus, démentant la propagande pétainiste : les assignés ne sont pas des ennemis mais des gens comme eux. Des liens se sont surtout formés après la rafle lacaunaise du 26 août 1942 qui sera fatale à Meier. En revanche, quelques animosités persistent, dues à des effets de groupe et à la position officielle de la mairie et du maire. Ce dernier est

le seul médecin autorisé de la commune : cette profession, comme tant d'autres, est désormais interdite aux Juifs. Nommé par Vichy et non élu au suffrage universel, il applique à la lettre les instructions gouvernementales avec certains de ses nouveaux administrés ; il est en revanche plus arrangeant avec ceux qui peuvent lui rapporter quelque chose...
Au mois de juin 1942, les Juifs déclarés aptes au travail sont affectés à des groupes de travaux agricoles pénibles, et les persécutions (plutôt morales) perdurent, par exemple avec l'institution du jour de repos le dimanche, profanant le « chabbat ».
Meier Markscheid était fondamentalement contre cette situation, et agissait en tant que résistant par ses actes. En effet, comme à Grenade, il s'occupe de diffuser discrètement les informations données par Radio Londres avec son ami et voisin Henri Lefèbvre. Etabli avec sa famille au 2, Petite rue de la Gare, il entretient de très bonnes relations avec plusieurs habitants de Lacaune : les Lefèbvre mais aussi les Bru (leurs propriétaires), les Durand et d'autres encore... Ces Lacaunais non-juifs les aideront également et feront ainsi courir des risques aux leurs...
Afin de subvenir aux besoins de sa petite famille et pour soulager son épouse à la santé fragile, Meier donne des leçons particulières et sa réputation s'accroit rapidement. En effet, il est polyglotte, et a eu une éducation universitaire. La vie à Lacaune aurait pu continuer ainsi pour les Markscheid et les autres assignés mais l'été 1942 allait être terrible...

* L'arrestation de Meier

Le 10 juillet 1942 est signé un accord entre le régime de Vichy et les Allemands : ceux-ci réclament la livraison de 10.000 juifs résidant en « zone libre ». Dès le 17 juillet, les visas des Juifs entrés en France après 1936 sont annulés, et une grande rafle a lieu à Paris (celle du Vel d'Hiv). Malgré le manque de réaction médiatique, la nouvelle de l'évacuation de milliers de Juifs vers une destination inconnue se répand.
Ainsi, la famille Markscheid décide de fuir vers l'Espagne au début du mois d'août. Cependant, la femme de Meier tombe gravement malade, et doit rester alitée, ce qui fait avorter leur tentative d'évasion. Le 4 août, des mesures gouvernementales exigent le transfert en zone occupée des Juifs non-internés dans des camps ; Laval demande que les enfants de plus de 2 ans soient aussi arrêtés ! Une première phase de livraison de Juifs aux nazis s'en suit. La deuxième phase débute les 23 et 24 août, avec l'arrestation d'une partie des travailleurs des groupes de travail encadrés. Les radios clandestines telles que Radio Londres, diffusent des avertissements sur une troisième étape ; en effet, la gendarmerie vient de vérifier et de mettre à jour toutes les adresses des assignés. Enfin, elles annoncent que c'est pour le lendemain.
Certains assignés s'enfuient mais, pour les nazis, ce n'est pas l'identité qui compte, c'est le nombre. Ainsi, tout individu qui prend la fuite en condamne un autre. Cette mesure contribue à faire revenir les évadés par la culpabilité. De plus, la majorité des Juifs de Lacaune ne partiront pas, pour des raisons personnelles, par inertie, ou parce qu'ils se croient à l'abri.
Meier considère que la fuite est impossible pour lui, car il abandonnerait sa femme alitée et ses deux filles. De plus, il sait que sa femme évitera certainement la rafle grâce à sa maladie. Le mercredi 26 août 1942, les gendarmes viennent chercher le père de Léa. Cette dernière l'a écrit dans son livre : *« Le mercredi 26 août, notre monde bascule. Nous sommes précipités dans un univers d'horreur. »* Cette phrase nous a profondément marqués.
Plus tôt dans la matinée, le médecin était venu confirmer l'incapacité de bouger de Mme Markscheid, et déclare qu'elle a besoin de ses filles près d'elle. Cependant, il

exige une forte somme d'argent pour continuer à les aider. Meier part, après avoir refusé d'être caché par ses amis et avoir promis de revenir. Les autres restent, leurs noms sont barrés de la liste grâce au médecin-maire (mesure d'exception).
La rafle se fait dans la violence, et les Lacaunais en resteront longtemps choqués. Tout d'abord, les femmes et les enfants sont séparés des hommes et ceux qui protestent sont battus. D'autres tentent même de se suicider dans la confusion. Certains policiers ont été surpris en train de pleurer, secoués par ce qu'ils devaient faire. La plupart d'entre eux adhèrent peu après à la Résistance, et les Lacaunais intègrent les Juifs restants dans leur communauté, les aident le plus discrètement possible, alors qu'ils s'en méfiaient peu de temps auparavant.
La rafle se prolonge durant quelques jours. Sur les 178 noms de la liste, 107 furent arrêtés, dont 91 envoyés en Allemagne. Seulement 16 ont échappés à la déportation, en sautant des camions ou par d'autres moyens.

* Incarcération à St Sulpice

Les Juifs arrêtés le 26 août 1942, dont ceux de Lacaune, sont convoyés au camp d'internement de Saint-Sulpice au nord-ouest du Tarn.
A leur arrivée, ils sont tout d'abord enregistrés et fouillés et leurs objets de valeur sont déposés dans des banques contre reçus. Ils dorment dans des baraques en bois humides où le vent s'engouffre, sur des châlits. Meier est dans la baraque numéro 19. Contrairement aux camps de concentration, les détenus ont encore quelques droits ; ils peuvent recevoir des colis, sont libres de circuler, de s'occuper dans le camp et de participer à des promenades à l'extérieur. Ils ont également accès à une cantine où ils peuvent acheter le nécessaire et sont autorisés à communiquer avec l'extérieur par lettres. Cependant, elles sont censurées et souvent interceptées et supprimées. La nourriture est aussi très insuffisante.
Une « commission de criblage » siège à Saint-Sulpice : elle s'occupe de décider si certains internés pourront être exemptés de déportation.
Meier tente d'échapper à la déportation et d'obtenir une permission (chose très rare). Il utilise plusieurs fois par jour le droit d'écrire et espère que l'état de santé de son épouse permettra sa libération. Il tente également d'obtenir la nationalité belge d'urgence, car les Belges, à cette époque, n'étaient pas encore déportés. Tous ses efforts sont vains.
Le 2 septembre 1942, 223 personnes dont Meier Markscheid partent de Saint-Sulpice vers le camp d'internement de Drancy. Dans ses lettres à Taube, toutes aussi poignantes les unes que les autres, Meier fait état de son courage. Il demande à son épouse d'être, elle-aussi, courageuse pour lui et leurs filles, Fanny et Léa. Meier et Taube resteront courageux jusqu'au bout...

D- La déportation de Meier (septembre 1942-février 1945)

* Depuis Drancy, le voyage vers les camps...

Après cette période d'assignation à résidence à Lacaune, Meier fut contraint de rejoindre, séparé de sa famille, le camp d'internement de Saint-Sulpice situé non loin de Toulouse. Celui-ci ne représentait qu'une courte halte, puisque le 2 septembre 1942, il prend le chemin de Drancy.

Drancy, au début de son activité au printemps 1942, est d'abord considéré comme un camp de transit. En effet, durant la guerre, soixante quatre convois prirent le chemin des pays de l'Est depuis cette plate-forme (destination principale vers Auschwitz). Un an plus tard, Drancy se transforme en camp de concentration nazi, après être passé sous le commandement direct de la Gestapo jusqu'en août 1944.

Là-bas, Meier et les dizaines de milliers d'autres déportés connurent un avant goût amer des prochains mois de leur vie. M.Gobitz décrit des conditions d'internement terribles : *« La nourriture était insuffisante. De nombreux internés, surtout les enfants, souffraient de dysenterie. »*

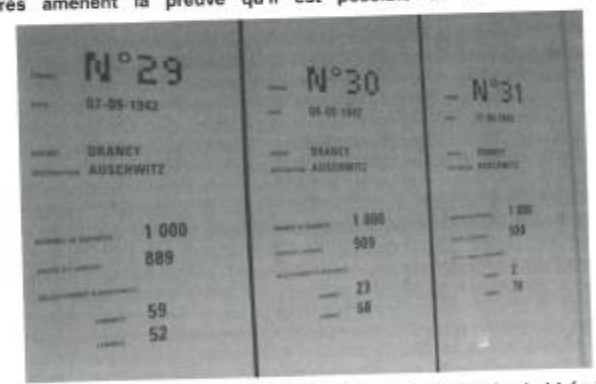
Le 9 septembre, ils repartirent sur les rails depuis Le Bourget-Drancy. Le convoi 30 dont Meier faisait partie regroupait mille dix sept personnes, réparties dans une vingtaine de wagons. Debouts, affamés, entassés dans le noir et en silence, avec pour seules toilettes un seau rendant l'air rapidement irrespirable. Hommes, femmes, vieillards et enfants n'avaient aucune idée de ce que serait l'avenir, comme le dévoilent les sentiments de Willy.W : *« devant moi défilaient les images de ma jeunesse, qui s'éloignait à tout jamais. »*.

* Sélection à Cosel puis Johannisdorf et Oderberg

Le 11 septembre, Meier est sommé de descendre à Cosel, en Haute-Silésie dans un climat de panique, de confusion et d'incertitude. Ils sont environ deux cent soixante hommes dont Meier à avoir été sélectionnés pour le travail à Cosel, les autres, à l'exception de quatre vingt onze personnes, furent gazées dès leur arrivée à Auschwitz. Meier, réduit au statut d'esclave, est mis à disposition des entreprises allemandes afin de contribuer aux objectifs d'expansion économique nazie.

En 1945, seulement quarante trois noms du convoi 30 seront encore en vie.

Meier fait partie des déportés envoyés à Johannisdorf, camp de travail réservé aux Juifs. Passée l'épreuve de la sélection, déjà dépouillés de tous leurs bagages. Les Juifs sont contraints de *« découper une étoile de David dans le dos de leur veste et remplir le trou en y cousant un morceau de tissu blanc. »*.Les Juifs polonais rencontrés amènent la preuve qu'il est possible de survivre à trois ans



d'internement ; cet optimisme ne durera pourtant pas. Léa Markscheid écrit : *« Mon père [...] décide de s'endurcir et de faire face à tout prix. »*. C'est la chance et l'esprit de camaraderie qui leur donnera la force de supporter les brimades et les traitements inhumains.

Un médecin juif indiqua à Jules Fainzang qu'il était indispensable d'appliquer les trois règles suivantes : respecter au maximum l'hygiène, travailler le moins

possible, et se procurer un supplément de nourriture pour compenser les calories que le corps dépense.

Vers la fin du mois de septembre 1942, un groupe de cent cinquante prisonniers dont fait partie Meier est choisi pour inaugurer le camp d'Oderberg dont le but est d'achever les prisonniers par le travail, le manque de nourriture et les maladies. Les détenus sont logés dans un garage à locomotives, et l'absence d'eau transforme la douche en un rare privilège. Il est de plus impossible de communiquer avec l'extérieur, et impératif de se contenter quotidiennement de cent vingt cinq grammes de pain, d'un doigt de margarine et de confiture, et d'un litre d'eau chaude. Meier bénéficie pourtant d'une situation avantagée puisqu'il travaille dans les bureaux du camp.

C'est en octobre 1943 que le père de Léa est envoyé à la dernière étape de son parcours : Blechhammer.

* Blechhammer : Auschwitz IV

Cet immense complexe industriel de haute Silésie employait à la production d'essence synthétique des travailleurs de nationalités diverses et internés dans quatre catégories de camps distincts : les camps des travailleurs forcés, les camps punitifs, les camps de prisonniers, et enfin ceux des Juifs, considérés comme au « bas de l'échelle ».

Le père de Léa fut certainement transféré dans ce dernier, avec sur son vêtement cousu son nouveau numéro d'enregistrement, le nombre 4390.

Il découvrait alors les nouvelles conditions de vie, semblables à celles des camps précédents. Toute tentative d'évasion était dissuadée par un mur de béton de quatre mètres de haut, surmonté de barbelés électrifiés et gardé par des soldats allemands postés dans les miradors à l'intérieur de l'enceinte. L'espace vital se réduisait à 1,4 mètre carré par personne, et tous les prisonniers avaient en commun un seul et même bain à l'eau glacé, auquel ils avaient accès au maximum une fois par quinzaine.

En avril 1944, en passant sous le contrôle des SS, Blechhammer devient Auschwitz IV, ce qui conduisit à la mise en place d'un régime de terreur et de déshumanisation encore plus brutal. L'uniforme est dorénavant de rigueur, ce qui ôte toute protection face aux aléas climatiques de haute Silésie. La jouissance de toute liberté telle que celle de communiquer, de posséder, ou même de penser devint prétexte à la torture, ou à la peine de mort.

Les prisonniers jugés inaptes au travail sont, dès leur arrivée, gazés dans les chambres d'Auschwitz II et remplacés par des déportés en bonne santé. Meier fut donc intégré au groupe des travailleurs forcés, avec au bras tatoué un énième numéro de matricule : 178082.

Six mois seulement après l'arrivée des SS, la mortalité atteignait le taux exorbitant de 86,4 %. L'odeur du crématoire habitait désormais la totalité du camp. La survie dépendait de la force mentale, liée à la seule entraide entre les déportés et à la volonté de conserver sa dignité. Il était aussi nécessaire de « s'organiser » afin de palier au manque perpétuel de nourriture.

La volonté de Meier de revoir sa famille est ce qui le raccroche à la vie, et son attachement au judaïsme est grandissant. La chance joue une fois de plus son rôle, puisque Meier a par exemple la possibilité d'utiliser les sacs de ciment usagés pour s'isoler du froid, et lutter encore contre la mort. Pourtant, Léa mentionne « mon

père a maintenant besoin d'un miracle pour rester en vie ». Celui-ci apparaîtra sous les traits du Juste parmi les Nations, Georges Pauthe.

* Le miracle : Georges Pauthe

Ce dernier, venu en Allemagne dans le cadre du STO, est employé dans une usine d'essence synthétique. C'est dans l'espoir d'entreprendre une communication avec sa femme et intrigué par son accent méridional que Meier établit un premier contact. Léa, ses sœurs et sa mère, obtiennent par l'intermédiaire de Georges, qui risque sa vie, des nouvelles précieuses. Les deux hommes avaient en effet convenu d'un système ingénieux : Meier écrivait ses messages sur les sacs de ciment, et M. Pauthe les recopiait et les adressait au propriétaire de la résidence à Lacaune, qui les transmettait à la mère de Léa.

Dans l'entretien qu'il eut avec elle, Georges confia qu'il n'avait cessé de penser à Meier, qui fut son meilleur ami, et à qui il apporta soutien et espoir. Il n'hésitait pas non plus à le nourrir de sa propre ration et à le dispenser d'autant d'heures de travail qu'il était possible.

Le 8 juin 2005, il fut décerné à Georges Pauthe le titre de « Juste parmi les Nations ». Malheureusement, il décéda trois semaines plus tard.

Meier Markscheid
(en 1927)

Georges Pauthe
(en 1945)

« Nous étions comme des frères. » (Georges Pauthe parlant de Meier à sa fille, Léa Markscheid)

תעודת כבוד
Diplôme d'Honneur

Diplôme de Juste parmi les Nations

* la fin : la Marche de la Mort.

CARTE 5 CAMPS DE CONCENTRATION ET MARCHE DE LA MORT

de ① à ⑥ : l'itinéraire de Meier

Au début de janvier 1945 approche l'armée soviétique. Les prisonniers qui n'ont pas été brûlés vifs dans les baraques du camp ou brutalement mitraillés sont contraints de partir vers l'ouest avec les Allemands. Le 21 janvier 1945, quatre mille prisonniers rejoints par six mille détenus des camps voisins partent ainsi pour la Marche de la Mort. Ils essaient de tromper leur faim avec la neige par des températures inférieures à 20 ou 30 degrés sous zéro . Ils ne sont qu'entre 1 800 et 2 200 à survivre aux treize jours de marche, aux 182 km, et aux coups qui pleuvent. Willy W. cite : *« Les gardes humains deviennent brutaux. Les brutes deviennent féroces. Un pas hors des rangs ? Un coup de crosse. A la traîne à l'arrière ? Une balle dans la tête... ». Vers le 8e jour, les chiens ont tous succombé au froid, mais les gardes hurlant « Schnell ! Schnell ! »* continuent, eux, d'assassiner par balles ou grenades les groupes entiers de retardataires.

Gross-Rosen constitue le lieu de « parcage » avant l'arrivée à Buchenwald. Les conditions de vie y sont particulièrement effroyables. Nombreux sont ceux qui meurent d'épuisement, tombés dans la boue ; les survivants essaient de se suicider, ayant perdu tout espoir, aux barbelés électrifiés.

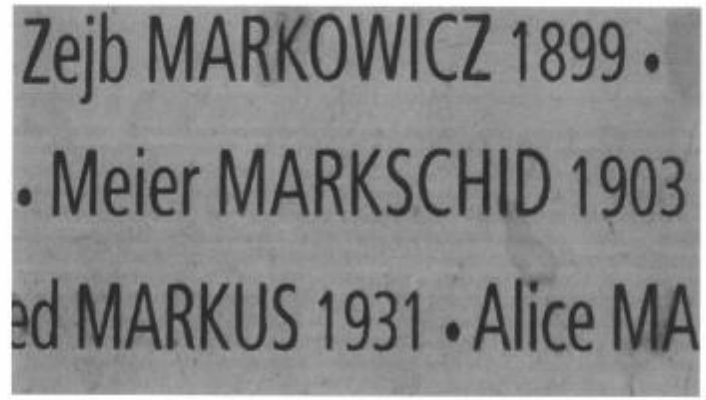
Entre 500 et 1 000 encore en vie montent dans les wagons à destination de Buchenwald. Le voyage dura 2 ou 3 jours pendant lesquels le train sera plusieurs fois bombardé. Meier Marksheid se trouve toujours parmi la centaine qui découvre le camp de Buchenwald le 10 février 1945. Certains ont des membres gelés mais Meier est assez valide pour signer sa fiche d'incarcération et recevoir un dernier numéro, le 127 407.

A quelques mois de la libération par les Alliés, il décède tragiquement le 17 février 1945. Sa fille, Léa, ne connaît même pas la cause de sa mort : les médecins déclaraient des motifs fictifs plutôt que les assassinats ayant réellement eu lieu.

Celle ayant été choisie pour Meier, et apparaissant sur sa fiche d'incarcération est « catarrhe de l'estomac ».

Meier qui avait quitté la Pologne pour une vie meilleure, 18 ans plus tôt, avait été contraint d'y retourner pour y vivre les pires moments de son existence et y mourir loin des êtres qui lui étaient les plus chers...

* Pour ne pas les oublier :



Mur des Noms pour Meier, celui des Justes pour Georges...